

LE COUVENT

Publication mensuelle à l'usage des jeunes filles.

4e année, N^o 9—Novembre 1889—No 39 de la fond.

ABONNEMENT : 25 centins par an. Les abonnements datent du 1er janvier — On est prié d'adresser toutes les communications concernant la rédaction et l'administration du *Couvent* à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, au Collège Joliette, à Joliette, P. Q. Canada.

LETTRE AUX ABONNÉES DU "COUVENT"

Rome, 2 octobre 1889.

Que dire aujourd'hui aux fidèles lectrices du *Couvent* ?

Rome depuis trois jours a perdu son soleil ; ses rues sont souvent inondées ; le froid se joint à l'humidité.

Quelques courses à droite et à gauche m'ont remis sous les yeux bien des choses aimées ; elles ont réveillé cependant de tristes impressions. J'aime les couvents et les monastères, mais je n'aime pas à les voir transformés en ministères publics, en officines du gouvernement italien. J'aime la jeunesse, mais je ne puis souffrir que les héritiers de Garibaldi, que les spoliateurs sacrilèges de 1870 affichent sur les murs :

“ Citoyens ,

“ En ce jour, 2 octobre 1889, 19ème anniversaire de notre entrée officielle à Rome, nous donnerons sur la place du Capitole, aux enfants de nos écoles, les ré-

compenses qu'ils méritent. Ces enfants, grâce à leur éducation, forment une génération nouvelle qui se montrera digne de l'indépendance et de la liberté conquises."

Mais voilà qui est trop sérieux pour plusieurs d'entre vous.

* * *

Mon voyage en Espagne s'est terminé heureusement. Ne trouvant, ni à Malaga ni à Cadix, un bateau à vapeur qui conduisit directement en Italie, j'ai fait de nouveau le chemin de Grenade à Madrid.

Je visite Saragosse la valeureuse. Lisez dans l'histoire le siège soutenu par cette ville en 1808. De pareils exploits ne se rencontrent que rarement dans les annales de l'humanité.

Je me rends au Montserrat, rocher fantastique perdu dans les plaines de Catalogne. Je dis mal : ce n'est pas un rocher, c'est une immense montagne de rochers.

Il y a là sur les bords d'un immense ravin, une église, et dans cette église une statue de la sainte Vierge, statue faite par l'évangéliste saint Luc ! Mais, chut ! car je dois vous parler un jour au long de cette statue merveilleuse. Il y a, au Montserrat comme à Lourdes, une espèce de présence réelle de notre bonne mère du ciel.

* * *

Apprenez que Barcelone est une des plus jolies villes du monde.

* * *

De Barcelone, je me rends à la frontière. La dernière station espagnole est Port-Bon, et la première station française, Cerbère.

* * *

Dans ma première lettre, je vous ai dit deux mots des monuments de l'Espagne ; je veux ajouter quelque chose sur les jeunes filles espagnoles.

Je dois vous dire qu'elles font en général chez le voyageur chrétien une excellente impression. Ce qui les distingue d'abord c'est leur piété, dans le nord de l'Espagne surtout. J'en vois encore une, dans une église de Madrid, récitant son chapelet avec une ferveur admirable, et cela au milieu d'un va-et-vient considérable ; quel beau sujet là pour un peintre ou un sculpteur.

Du côté des mœurs et de ce que l'on peut appeler les harmonies chrétiennes de la jeune fille, j'ai rarement rencontré autant de retenue et de décence.

A Pampelune, sur la place publique, plus de 2000 personnes étaient à jouir de la fraîcheur du soir ; il y avait là beaucoup de jeunes gens et de jeunes filles, et cependant je n'ai pas rencontré un jeune homme seul avec une jeune fille.

Les dimanches et fêtes, à l'église, femmes et filles portent très peu de toilette. On ne voit presque partout que des robes noires ou peu voyantes. Quant au chapeau il n'est point d'usage, on le remplace par un voile noir qui

tombe sur les épaules ou que l'on ramène en avant. Le costume de promenade est aussi du plus modeste ; les robes ont presque toutes le collet haut.

Trois ou quatre d'entre vous me font une question à laquelle je ne me regarde pas comme obligé de répondre, la voici :

“ Les espagnoles sont-elles plus jolies que les canadiennes ? ”

Je dois vous dire que le bon Dieu s'est montré très généreux des dons de la nature dans ce beau pays du Cid et que les sœurs de Chimène font honneur à l'humanité. Le premier venu en est tout de suite frappé. Me trouvant un jour à table d'hôte dans un hôtel de Valladolid, j'entendis un voyageur qui disait : “ Dans certaines parties de l'Espagne, en Andalousie, par exemple, on se retourne lorsque l'on rencontre une femme laide. ” On peut dire sans crainte qu'il y a là une formidable exagération, un mensonge même. Il ne faut pas oublier cependant que même dans l'exagération il y a un certain fond de vérité.

La beauté et la moralité sont deux choses qui vont naturellement ensemble. En Espagne, le vent souffle encore à la religion. Cette religion corrige les mœurs. La bonté morale, fruit des bonnes mœurs, étant inséparable de la vérité se trouve inséparablement unie à la beauté qui n'est que la splendeur du vrai.

Et c'est précisément parce que le niveau de moralité est élevé au Canada que notre petit upe se distingue aussi lui dans l'ordre du au et donne aux espagnoles des émules qui it trop à l'occident pour les rendre jalouses !

* * *

De Cerbère, je me suis rendu à Marseille, is à Rome en passant par Gênes.

F. A. B.

LE VOL D'UNE AME VERS DIEU.

A LA MÉMOIRE DE MA CHÈRE CLARA.

Il se fait tard... C'est l'heure du mystère
 Où tout se tait, où tout mortel s'endort.
 Seul, dans la nuit obscure et solitaire,
 Un ange, en pleurs, supplie et veille encor.
 Il veille sur la chère jeune fille,
 Qu'à ses soins la mort va bientôt ravir ;
 Dans son bel œil, une larme scintille :
 C'est qu'il voudrait pouvoir la retenir...

Pendant que, d'une amoureuse prière,
 Il fait monter les accents vers le ciel,
 Un messager, rayonnant de lumière,
 Descend à lui, du séjour éternel...
 "Frère," dit-il "je viens chercher cette âme,
 Pour la conduire aux pieds du Tout-Puissant...
 Donne-la moi, car le ciel la réclame ;
 Et puis, vois-tu, là-bas ? Dieu nous attend !"...

L'Ange aussitôt relève son front pâle,
 Tourne vers lui, son regard attristé,
 Et, soupirant, doucement, il exhale
 De *Clara*, le vœu souvent répété :

“ Si jeune encor ! ne priver de la vie ?...
 A *dix-sept ans*, il me faudrait partir ?...
 Vois : ma jeunesse est à peine fleurie...
 Oh ! laisse-moi :... je ne veux pas mourir !

“ Mais, je vivrai pour effeuiller les roses
 Dont l'avenir me semble parsemé...
 Je veux cueillir ses fleurs fraîches-écloses
 Et m'enivrer de leur parfum aimé...
 Je t'en conjure, ô moi doux Tutélaire,
 Prolonge, un peu, mon séjour ici-bas !
 Oh ! fais que je vive près de ma mère
 Longtemps encore ;... que je ne meure pas ! ”...

Le Chérubin, d'une voix attendrie
 Répondit au Gardien désolé :

L'enfant sourit à cette triste vie...
 A juste droit, il faut l'en détacher.
 Car sa place n'est plus sur cette terre :
 Dieu la réclame au sein de son beau ciel ;.....
 Tout ici-bas est changeant, éphémère,
 Il est là-haut un bonheur éternel !.....

“ Commande-lui d'abandonner le monde
 Qui séduisit, berça son jeune cœur.....
 Il est trompeur ; dans une paix profonde,
 Il flétrira cette suave fleur.....
 Pour écarter cette pure innocence,
 De tout danger qui l'attend ici-bas,
 Coupe le fil de sa frêle existence
 Et, vers le Ciel, précipite ses pas. ”...

Il dit. Puis il disparaît dans l'espace,
 Environné de rayons lumineux ;
 Sur son passage, il ne laisse de trace
 Qu'un parfum doux, même mystérieux.....

.....
 Quand le soleil, à l'horizon d'opale,
 Reparut, dans un nuage doré,
 L'Ange, près de la couche virginale,
 Priait encor, toujours agenouillé.

La douce enfant, admirable victime,
 Priait aussi, baisant son chapelet...
 Toute à son Dieu, courageuse et sublime,
 Elle s'offrait, sans le moindre regret.....
 Chacun, autour d'elle, faisait silence,
 Seule, la mort dominait en ce lieu
 Et son soupir dévoila sa présence :
 C'était là *le vol d'une âme vers Dieu !*

FIOR-ANGELA.

Louiseville, 2 novembre 1889.

UNE NUIT D'ORAGE

(Four le Couvent.)

Le tonnerre cependant s'est beaucoup rapproché ; la pluie tombe avec plus d'abondance ; les vents soufflent avec plus de force et la tempête enfin se déchaîne dans toute sa fureur.

A ce même moment, la voix mugissante du tonnerre se fait entendre d'une manière formidable ; la pauvre veuve effrayée lève ses regards vers le toit et voit avec terreur qu'il est entr'ouvert. Une goutte d'eau, profitant de

ce passage, tombe comme une douce rosée sur le visage angélique de l'enfant ; celui-ci fait quelques mouvements et ouvre quelque peu les yeux ; la mère, ivre de joie, dépose sur les lèvres roses de son ange, un baiser des plus doux, ce fut tout ! le petit se rendormit aussitôt et reprit ses beaux rêves.

La tendre mère s'est jetée à genoux, et remercie Dieu de l'avoir exaucée.

La tempête, cependant, a cessé ses fureurs et peu à peu les épais nuages se sont dispersés ; l'aurore commence à embraser l'horizon de ses mille feux ; les doux zéphirs font trembler les ombrageux bocages et rider la surface unie des lacs limpides ; les oiseaux reprennent leur pétulante gaieté et font entendre dans les bois odoriférants leurs chants harmonieux ; toute la nature est dans la joie. Le pauvre petit se réveille, et, tendant ses petits bras vers sa mère agenouillée, lui dit : " Maman, pourquoi ne viens-tu pas m'embrasser ! ... "

Hélas ! elle ne lui répond pas ! L'infortuné enfant laisse couler ses pleurs, mais sa bonne mère est insensible à ses gémissements, elle reste froide ! Le petit malheureux se lève, et, pensant sa mère endormie, marche sur la pointe des pieds, et va l'embrasser lorsqu'il sent le froid d'un cadavre le glacer jusqu'à la moëlle des os ; alors le pauvre enfant, comprenant son affreux malheur, s'abandonne à son désespoir ; il veut crier et il ne le peut pas ; ses joues autrefois si roses sont inondées de pleurs et, fou de douleur, il se cramponne au cou de sa tendre mère qui n'existe plus, et arrose de larmes ses traits contractés par la mort. Tout à coup, il tombe à genoux, et, tendant vers le ciel ses petites mains jointes, il prie pour sa mère que Dieu lui a ravie.

Le jour suivant, un seigneur des environs, tout en chassant, vint à passer par ce lieu ; il s'arrêta dans la misérable cabane, et, voyant cet enfant abandonné, il l'adopta.

Dieu n'abandonne jamais les orphelins.

MARIE-BLANCHE.



UN JUBILÉ D'ARGENT

Vivent les noces d'argent ! Vive notre Mère !!! Tel est le cri d'allégresse qui s'échappe aujourd'hui des lèvres de notre troupe joyeuse ; douces paroles que les échos répètent avec un nouvel entrain et que nous accueillons avec une folle ivresse. C'est qu'aujourd'hui brille pour une mère aimée un heureux anniversaire et pour de reconnaissantes enfants, un jour plein d'ineffables réminiscences.

Il y a vingt-cinq ans, une jeune fille, dans la fraîcheur de ses dix-huit printemps, se présentait, accompagnée de son père, au parloir du Monastère. Son cœur battait bien fort, elle voulait la volonté de Dieu ; mais aussi, comme elle aimait son père ! Il lui en avait coûté à cette âme aimante de dire adieu à l'auteur de ses jours et de lui annoncer qu'elle voulait le quitter. Mais Jésus l'aida et lui donna la force, le courage d'accomplir son héroïque sacrifice.

Cette jeune fille qui, ce jour-là se donnait à Dieu, est aujourd'hui la Mère que nous fêtons, notre chère et dévouée Maîtresse-Générale. Une voix du passé répète dans un chant lointain, une date chère, celle du 25 octobre 1864.

Voyez-vous la jeune novice
 S'approcher gaîment de l'autel
 Pour offrir au maître du ciel
 Son héroïque sacrifice ?
 Dans le silence du saint lieu
 Sur le pavé du sanctuaire,
 Sa voix murmure une prière
 Que les anges portent à Dieu :
 J'aime Jésus ! *Pauvreté*, je t'embrasse,
 Je suis tes lois, sainte *Virginité* ;
Obéissance, en tes nœuds, je m'enlace ;
 Je te choisis pour reine, ô *Charité* !

Le 25 octobre 1889 entre dans le domaine du présent. A nous, enfants, de prendre notre lyre et d'en accompagner nos chants. Car aujourd'hui, plus que jamais, un sentiment parle bien haut à nos cœurs : celui du respect ; un mot revient souvent sur nos lèvres : celui de l'amour ; une prière monte sans cesse vers Dieu : celle de la reconnaissance.

Une musique tout à la fois douce et suave sert de prélude à notre joyeuse cantate.

Pour célébrer un doux anniversaire,
Mère, vos enfants s'unissent en chœur.
Pour vous fêter, ô digne jubilaire
Toutes ici rivalisent d'ardeur.
Avec nos chants, se mêle la prière
Pour obtenir pour vous, santé, bonheur.

Puis vient l'adresse dans laquelle, notre jeune amie A. D... exprime nos tendres souhaits.

Une magnifique tragédie en vers, en trois actes, intitulée *Le martyre de sainte Philomène* couronna dignement notre belle fête de famille.

L'héroïque courage de notre jeune martyre, patronne de notre bien-aimée Mère, a excité en nous un saint et vif désir d'imiter une si mâle vertu.

Des chœurs magnifiques se faisaient entendre ; de riches costumes, des décors variés rehaussaient la beauté de la scène.

Après l'offrande des cadeaux, notre mère nous fit un doux reproche de ce que, disait-elle, nous l'avions trompée, car, notons en passant, que toute cette petite fête avait été préparée dans le plus profond secret.

Il était 7 heures quand de la salle de récréation nous nous dirigeâmes vers notre vaste réfectoire où nous attendait un magnifique banquet. La salle, toute ornée

de banderolles et de fleurs, était illuminée par une trentaine de lampes chinoises suspendues au-dessus de nos têtes. Quantité de *mottos*, enrichis de souhaits, se faisaient les interprètes de nos sentiments. Parmi eux, le symbolique " 25 " tenait une place d'honneur. Le repas fut gai, entremêlé de joyeux " vivats ".

Et le soir, quand nous nous séparâmes, nous répétions dans notre ivresse.

Toujours notre mémoire
Gardera ce souvenir
Et pour nous, ce jour de gloire
Brillera dans l'avenir.

URSULA.

STYLITE

XVII

Enfin il arrive une lettre portant le timbre d'une ville où Stylite ne connaissait personne. L'écriture ne lui était pas non plus familière.

Voici ce qu'elle contenait :

MADemoiselle,

J'ai lu avec un attendrissement profond les pages que vous adressiez à madame Sainte-Madeleine, membre aujourd'hui de l'ordre de la Trappe, sous le nom de sœur Sainte-Austreberthe.

Je n'ai pu la lui communiquer; vous savez, sans doute, quelle est, à ce sujet, la sévérité de notre ordre. Son père viendrait à mourir qu'elle ne l'apprendrait même pas.

Adressez-vous plus intimement encore, s'il se peut, au cœur de Jésus, et attendez avec confiance l'effet de sa grâce sur vous.

Je suis, mademoiselle...

Ainsi, ce que mère Sainte-Madeleine avait promis de

faire, elle l'avait exécuté...

Maintenant, ensevelie derrière les grilles de la Trappe, elle ne pouvait même plus entendre la voix de son enfant désolée montant jusqu'à elle.

La supérieure avait dit ce qu'elle pouvait, ce qu'elle devait dire : rien de plus !

L'âme de Stylite ne lui était pas connue ; elle pria pour elle, sans doute, car elle découvrit une grande douceur au fond de son âme...

La Trappe !

Ce mot seul plongea Stylite dans une profonde rêverie.

N'avait-elle point dit à mère Sainte-Madeleine qu'elle irait l'y rejoindre ?

Tout ne semblait-il pas maintenant l'en éloigner ?

Il est des heures dans la vie où un abandon général paraît peser sur nous ; des moments où nous crions le *lamma sabacthane* ! où le monde et le ciel nous paraissent également vides !

Dieu ne se retire pas ; il dort, mais son cœur veille.

Assis à la proue, tandis que le bâtiment marche, il feint de sommeiller pour éprouver notre confiance.

Les rames nous échappent des mains, le vent se lève, la tempête mugit, les vagues s'enflent, l'embarcation menace de sombrer, et soudain, éperdus, nous crions :

— Seigneur, sauvez-nous, nous périssons.

Il ne nous entend pas : il dort !

L'orage augmente, les éclairs brillent, le tonnerre gronde ; le bâtiment fait eau de toutes parts, et cette fois, l'angoisse au cœur, égarés, vaincus par la terreur, nous répétons de nouveau :

— Seigneur, sauvez-nous !

Jésus sommeille encore.

Il faut que nous saisissons son manteau, que nous nous cramponnions à sa robe...

Alors il ouvre les yeux et sourit.

Le vent se calme, la vague s'aplanit, la barque reprend son équilibre sur la mer apaisée, et le soleil rayonne dans un ciel sans nuage...

La tempête mugissait autour de Stylite.

Toutes les circonstances se réunissaient pour abattre son courage, et cependant elle ne s'abandonnait pas encore elle-même, quoique le Seigneur lui-même parût l'abandonner...

Elle montra à sa mère la lettre de la supérieure du monastère de la Trappe.

— C'est la main de Dieu ! dit madame de Lendeven.

— Je désirerais voir demain sœur des Cinq-Plaies, ajouta Stylite.

— Allez, ma fille, je vous le permets.

Stylite ne voulait céder qu'à un ordre venu d'en haut ; si elle accomplissait le plus héroïque des sacrifices, il fallait au moins que ce fut réellement un acte de vertu.

Sœur des Cinq-Plaies la reçut comme si elle l'attendait.

— Vous avez un secret à me confier, lui dit-elle.

— Plus que cela, j'ai mon âme à remettre entre vos mains.

Elle raconta tout ; son enfance, sa jeunesse, sa vocation, les épreuves subies dans la maison paternelle, le malheur qui frappait son père, le moyen qu'elle avait de le conjurer.

— Que l'on connaît mal les couvents et leur esprit ! dit sœur des Cinq-Plaies ! On pense que nous avons un but unique : ravir les filles à leurs mères, compter des dots, augmenter le nombre de nos novices... Oui, nous aimons à voir des jeunes filles se consacrer à Dieu parce que nous les croyons plus heureuses que dans tout autre état ; mais quand Dieu nous paraît prescrire autre chose, quand leur calvaire devient plus escarpé, plus rude et plus méritoire, nous leur conseillons de suivre la voie sanglante et de prouver au monde qu'une foi sincère triomphe de tout, même de l'entraînement complet, absolu, invincible vers les hauteurs de la perfection religieuse et les divines consolations de la piété... Ce que je vais vous dire, ma fille, va briser votre âme... Vous venez à moi, dans l'espérance que je vous encouragerai à la lutte, et que je vous dirai : attendez votre majorité pour vous consacrer à Dieu... Eh bien ! non ! Dans la situation présente, il est plus parfait que vous sauviez votre famille...

votre mère vous en saura un tel gré que vous la gagnerez à Dieu, votre père vous devra le repos et la joie... Tous seraient perdus : qu'une seule soit sacrifiée...

— C'est Dieu qui me parle, murmura Stylite, le calice me semble amer, je l'accepte...

— Qu'il vous devienne doux, ma fille ! La croix jetée dans les eaux de Mara suffit pour en changer la saveur... Pleurez ! pleurez ! le Christ a pleuré... Mais obéissez...

— Bénissez-moi, dit Stylite.

— Pour la terre, et pour le ciel, ma fille.

Stylite prit le voile de la religieuse et le baisa ; elle porta également le bas de sa robe à ses lèvres.

— Je n'étais pas digne du saint habit, dit-elle humblement.

Elle quitta sœur des Cinq-Plaies le front calme, l'âme remplie de la sérénité des martyrs.

Elle faisait plus que donner sa vie.

Elle consentait à laisser effeuiller sa couronne !

Quand elle rentra, madame de Lendeven épia sa physionomie avec impatience.

— Ma mère, dit Stylite, je ferai ce que vous voudrez.

Madame de Lendeven n'eut pas la force de réprimer un cri de joie.

Son mari se détourna pour s'essuyer les yeux.

Il appela sa fille :

— Tu t'immoles pour moi, dit-il.

— Je vous aime et je vous le prouve.

— Mais si tu en mourais...

— Dieu voit et juge ! dit Stylite.

Elle pria seulement qu'on lui accordât un mois de repos, la tranquillité de cœur absolue.

Elle consentit à recevoir pendant ce temps les visites de M. Sauvage.

Il venait chaque jour apporter un bouquet.

Sa conversation était bonne, affectueuse ; il aimait réellement et profondément Stylite. Il lui offrit d'opérer toutes les réformes qu'elle souhaiterait dans sa vie et dans son intérieur ; elle se borna à lui demander une grande liberté pour remplir ses exercices religieux.

Un jour il voulut savoir si elle l'aimait.

— Je serai, lui dit-elle, une fidèle épouse et une honnête femme ; vous n'ignorez sans doute pas que j'avais rêvé une autre destinée.

— Vous vous sauverez près de moi, et vous m'aidez à me sauver, répondit-il.

Stylite lui sut gré de ce mot, qui adoucissait son sacrifice par un peu d'espérance.

XVIII

Il est d'habitude, dans les familles où doit se célébrer un mariage, une quinzaine de jours remplis d'une animation joyeuse. On s'occupe du trousseau, on songe à la corbeille. La jeune fille, même la moins frivole, ne peut s'empêcher de penser un peu aux mystères qu'on lui fait encore sur les recherches de sa toilette, sur les présents qu'on lui ménage.

Stylite épousait un homme riche, elle savait que rien ne serait négligé pour lui plaire, mais elle ne se préoccupait de rien. Elle se disposait au mariage comme à l'accomplissement d'un devoir, comme à la réception d'un sacrement.

Une fois le sacrifice accepté dans toute son étendue, elle ne s'appliqua plus qu'à en cacher aux yeux de tous la rigueur désespérante.

Elle retrouva son sourire, elle feignit une sorte de gaieté, reprit ses promenades avec son père, répandit sur toute la maison ce qui était si complètement en elle : le charme et la vie ; jamais on n'aurait pu se douter que son âme saignait au-dedans par mille blessures. Elle s'en accusait presque. Il lui semblait que c'était une imperfection de ne pas épouser son martyr avec une sérénité complète. Elle demanda à sœur des Cinq-Plaies si elle offensait Dieu en regrettant un état de vie plus parfait ; la religieuse ne put que la bénir en l'attirant dans ses bras.

Le temps marchait ; les conditions du contrat discutées, sa rédaction fut confiée à un notaire habile.

On devait le signer le lendemain.

Une splendide toilette était préparée pour Stylite.

Madame de Lendeven donnait une soirée.

On achevait les préparatifs, on enlevait la housse de gaze des lustres, on garnissait les jardinières ; M. de Lendeven agité, intérieurement souffrant, marchait dans le jardin, de long en large, absorbé par une pensée unique.

— Ma fille se sacrifie pour moi.

Stylite, qui l'aperçut et qui devina quelles pensées remplissaient son cœur, courut le rejoindre.

Elle lui parla de mille choses étrangères à ce qui allait se passer ; elle mit de la coquetterie dans son entretien ; elle prit à tâche de distraire son père de sa préoccupation douloureuse.

M. de Lendeven l'interrompt par un baiser :

— Ne mens pas, lui dit-il, ne mens pas !

— Elle baissa la tête et se tut.

— Ce mariage te fera mourir... dit-il.

— Non, mon père, s'il est dans les volontés de Dieu.

En ce moment un cri perçant se fit entendre, suivi d'une rumeur inquiétante, et d'un mouvement inusité.

Stylite crispa sa main sur le bras de son père.

— Ah ! dit-elle, c'est un malheur !

Elle s'enfuit vers la maison.

Les domestiques s'empresaient autour de madame de Lendeven qui venait de faire une chute des plus graves.

Elle rangeait dans une armoire le linge destiné à Stylite et que l'on venait d'apporter ; debout sur une chaise, les bras tendus et chargés d'un poids assez lourd, elle fit un mouvement faux, perdit l'équilibre, tomba, et en tombant se brisa la jambe.

Le médecin fut appelé en toute hâte.

Après le pansement qui fut long et douloureux, il se retira en prescrivant le repos.

Mais la nature de madame de Lendeven était essentiellement active ; ses souffrances, l'inopportunité d'un tel accident à la veille du mariage, redoublèrent sa fièvre ; à la fracture s'adjoignit bientôt une maladie grave, et qui mit ses jours en danger.

M. Sauvage n'osa se présenter dans les premiers moments, il se contenta de faire prendre des nouvelles de la malade.